Verdeil Chantal,
La mission jésuite du Mont-Liban et de Syrie (1830-1864).

Paris, Les Indes savantes, 2011, 504 p.
ISBN : 978-2846541510

Dans l'imaginaire, la présence française en Syrie renvoie à l'image de l'université Saint-Joseph, « sa vaste façade aux tours crénelées dont le centre est occupé par l'église dédiée à la Vierge, âge d'or des missions d'Orient à la fin du XIXe siècle ». Chantal Verdeil entend justement « sortir du mythe des origines » et déconstruire une histoire téléologique en rendant « à ces années de fondation toute leur épaisseur ». Elle se propose de relire les sources pour inviter à reconsidérer les relations entre le centre romain et la périphérie que constitue la mission. L'auteur qui, dans ses travaux, a déjà parcouru les trajectoires d'une nouvelle élite ottomane, s'inscrit ainsi dans le renouveau des études missionnaires comme du regard porté sur l'Empire ottoman. C'est l'histoire, écrite sur trente ans, de l'enracinement d'une mission inscrite dans deux temporalités. La première relève très certainement du temps court, « ce flou » des débuts dont « on sonde les projets ». La seconde, celle de l'intériorisation de la foi, s'établit délibérément dans une perspective beaucoup plus large.

Portant à la fois son regard sur Rome et sur ce que Maurice Barrès appelait « la France du Levant », Chantal Verdeil dépeint un apostolat jésuite complexe loin des seuls grands établissements secondaires mis au jour dans quelques récentes monographies. Par l'instruction et l'ouverture d'un séminaire, « un jardin fermé au péché », les missionnaires jouent un rôle ambivalent auprès de la hiérarchie catholique orientale. Se faisant les vecteurs d'occidentalisation, ils concourent à la diffusion d'une foi individuelle et d'une piété mariale et christique et œuvrent à la construction d'un Liban maronite. Jouant des échelles, Chantal Verdeil nous livre à la fois une description au ras du sol et une histoire du grand jeu. On plonge dans la vie d'une mission confrontée à l'idéal missionnaire. On est ainsi emporté dans le quotidien des élèves de Ġazīr et ces « terrasses plantées d'orangers, de citronniers, de jujubiers ». Mais au-delà, surgissent les cercles qui enserrent et parfois dirigent la mission, réseaux de sociabilité, clergé local et hiérarchies catholiques, enjeux diplomatiques, construction d'une nation. L'histoire de cette parcelle de l'Empire ottoman révèle non seulement celle d'un Empire en plein bouleversement, mais également celles de la construction d'une *millet* maronite comme du grand jeu en Méditerranée.

La très grande richesse des sources provient des archives de la Compagnie de Jésus, de la *Propaganda fide* comme des fonds diplomatiques français. Si l'auteur regrette elle-même de n'avoir pu initier une véritable étude sérielle des premières générations d'élèves du Séminaire oriental, ce que les sources ne lui permettaient sans doute pas de faire, on n'en découvre pas moins les arcanes du recrutement de la mission et celles des Églises orientales. Partant de l'historiographie jésuite, Chantal Verdeil réussit à démonter « une histoire commémorative à rebours » en analysant les usages que la Compagnie de Jésus en a fait. Textes répétitifs dont l'auteur s'attache à évaluer les nuances, la correspondance des missionnaires et les diaires tenus au jour le jour mettent en lumière la vie d'une mission dont l'histoire avait déjà été écrite.

Cherchant à dissiper les idées reçues sur la mission, l'Occident et l'orientalisme, Chantal Verdeil souligne l'originalité des jésuites tournés vers trois capitales, Lyon, Rome et Paris, dans un Levant tenu par les congrégations missionnaires. Dans une première partie, elle peint l'empreinte de l'Occident et la construction d'un outil, « le phare spirituel de la Méditerranée », dont s'emparent les acteurs du jeu diplomatique et religieux. On comprend les motivations d'une mission de la nouvelle Compagnie de Jésus dont la restauration en Syrie a été rendue possible par l'accord avec Mgr Mażlūm. Les vicissitudes politiques, les crises de 1840 et de 1860 la conduisent dans les bras de la France du Second Empire. Celle-ci, « une bénédiction de Dieu », se substitue à la protection des émirs du Mont-Liban qui avaient favorisé leur installation. Le discours qu'ils portent sur l'Orient évolue. Nourris de la lecture de Volney, de Sacy ou de Renan, les premiers jésuites se dépeignent comme des orientalistes qui « enseignent, écrivent, et font des recherches sur l'Orient ». C'est ensuite qu'ils sont appelés à devenir les soldats d'un combat moral destiné à régénérer un Orient chrétien emporté par la décadence générale de l'Empire ottoman. Ce discours les conduit à se tourner vers la Terre sainte dont ils attendent le retour au christianisme. La justification de leur présence est puisée dans l'idée de croisade pour une Europe où elle puise l'essentiel de ses ressources. C'est en revanche en Syrie celle de l'antiprotestantisme contre « ces loups dévorants de l'hérésie ». Elle contribue ainsi à forger l'image de l'Orient de leurs contemporains français au XIXe siècle.

Une deuxième partie décrit une mission au service des catholiques, enracinée dans la Montagne libanaise. S'y dessine une géographie de l'intérieur, celle des villages de la montagne, dans un espace ouvert timidement et sans lendemains sur l'Empire ottoman, aux frontières de la mission, à Jérusalem en

BCAI 27 (2012) Verdeil Chantal: La mission jésuite du Mont-Liban et de Syrie (1830-1864)., recensé par J. Bocquet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Terre sainte, Smyrne, Beyrouth ou Alep, villes levantines dont l'européanisation laisse augurer « l'avenir », mais « guêpier » où les rivalités avec les franciscains de la Custodie ou les autres missionnaires latins justifient l'échec de la mission. « C'est une erreur. Alep est devenue aujourd'hui comme une place frontière ; il n'y a pas assez de sûreté. Le collège placé là serait trop éloigné du centre. Le Mont-Liban ne présente pas ces inconvénients, et il a de grands avantages outre qu'il est plus central. » C'est d'abord le temps héroïque des pionniers dans cet Orient, « un autre monde », si différent de celui imaginé avant de partir. C'est ensuite celui d'une mission gagnée par le confort, perçue au travers de l'étude de l'architecture, de l'ordinaire aussi bien que de la soutane qui remplace peu à peu l'habit oriental. C'est surtout celui de l'apprentissage douloureux de la langue arabe. L'« amour passionné » proclamé par certains pères pour la langue arabe, seul moyen de pénétrer la société locale, ne les amène pas à en faire de grands arabisants alors que la maîtrise de l'arabe littéraire n'est pas nécessaire à leur entreprise dans leur apostolat quotidien dans la montagne. De la maîtrise de l'arabe classique dépend davantage la renommée des jésuites auprès d'un « auditoire distingué », en particulier à Beyrouth, qui en vient à imposer ses normes à la mission jésuite de Syrie. Cet enracinement s'appuie sur une dépendance grandissante envers le clergé local. La mission a en effet vite abandonné au profit du délégué apostolique la tâche de surveillance qui lui avait été confiée dans un premier temps avec le père Benoit Planchet. Dépendance que ne masquent pas des conflits récurrents dont les enjeux dépassent souvent les missionnaires. « Je suis content des jésuites parce qu'ils ne s'occupent que de la fin pour laquelle ils sont venus », écrit l'un d'eux. Cet enracinement repose surtout sur un enchevêtrement de protections, en premier lieu des notables catholiques puis celui des consuls, recours dans la défense de l'intégrité physique des religieux latins et de leurs œuvres. Certains missionnaires dénoncent néanmoins cette évolution et y voient l'abandon de l'idéal de pauvreté des débuts et la fin des espoirs de « conversion des hérétiques, des schismatiques, des infidèles ». En réalité, « deux partis » opposent les missionnaires. Les premiers, sédentaires, tendent dans les maisons du Mont-Liban à Ġazīr ou de Bikfayyā à renforcer la place des catholiques. Les autres, moins nombreux, partent dans les villages ou plus loin à la rencontre des infidèles. Les événements de 1860 accélèrent cette évolution de la mission. Cette dernière utilise en effet les fortes compensations financières reçues au titre des dédommagements pour les destructions moins pour restaurer, sinon ouvrir, des missions *excurrens*, dans le Ǧabaā' Āmil, la Biqā' ou autour de Damas, que pour consolider les résidences les plus vastes au Mont-Liban dont la Compagnie est même parfois propriétaire.

La troisième partie de l'ouvrage, pas la moins inintéressante, revient sur les particularités d'un apostolat en faveur des catholiques, tourné certes vers l'instruction mais conçu davantage encore comme le promoteur d'un catholicisme intransigeant. Avec l'introduction de dévotions latines comme celles du culte du Christ souffrant et de l'Immaculée Conception, c'est l'affirmation d'une identité collective célébrée publiquement en processions solennelles à l'occasion des fêtes de Pâques ou du Saint-Sacrement. La mission concourt ainsi à la distinction des communautés catholiques au sein des Églises orientales. Cette exigence passe bien entendu par le séminaire-collège de Ġazīr, pépinière de cadres pour les Églises orientales, et par les écoles qui dispensent essentiellement une instruction religieuse et un enseignement en arabe. En réponse à une demande locale, ces dernières où le rôle des jésuites est surtout de recruter et de contrôler les maîtres, se développent à partir de 1860 et vont dès lors constituer un réseau scolaire parmi d'autres en Syrie. Cet apostolat est rendu possible par l'intermédiaire de congrégations enseignantes nées du regroupement de catéchistes, d'instituteurs et d'institutrices dans les années 1850. Les Mariamettes ou les Xavériens à Bikfayyā, les Petits missionnaires et les Pauvres filles du Sacré-Cœur à Zahleh enseignent dans les écoles dispersées dans la montagne aux filles qui ne sont pas admises dans les classes de garçons tenues par les jésuites, aux garçons la « lutte » contre le protestantisme. Ils garantissent alors la moralité de l'enseignement dispensé. Établies sur un modèle occidental, nouveauté dans le christianisme oriental, les congrégations sont liées à la figure de leur fondateur, relais oriental indispensable pour leur recrutement comme leur financement. Elles n'en permettent pas moins de renforcer les liens de la Compagnie de Jésus avec des instituts séculiers dont les membres portent le même habit ou observent les mêmes règles. S'ils montrent le souci des jésuites de trouver des auxiliaires pour leurs écoles, ces instituts connaissent un sort contrasté après 1860. Les instituts féminins se révèlent plus durables et témoignent des transformations de la place de la femme dans la société locale. Pour les femmes, ce n'est plus le cloître mais la salle de classe qui sert de refuge. L'enseignement est alors perçu comme une carrière acceptable et attrayante pour les femmes à la différence des frères qui ont renoncé au sacerdoce en entrant chez les Xavériens.

Durant ces années de fondations, l'idéal missionnaire, celui de l'extériorisation d'une catholicité idéale dans l'espace public, n'a eu de cesse de se confronter à la réalité, y compris financière et diplomatique, de

BCAI 27 (2012) Verdeil Chantal: La mission jésuite du Mont-Liban et de Syrie (1830-1864)., recensé par J. Bocquet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'apostolat. La mission a accompagné les changements de la société de la Montagne dans laquelle ils se sont enracinés. Ils ont ainsi pris leur part de la construction d'un nationalisme maronite aussi bien dans l'idée d'un Mont-Liban refuge que d'une France perçue comme la protectrice des chrétiens d'Orient.

Jérôme Bocquet
Université d'Orléans

BCAI 27 (2012) Verdeil Chantal: La mission jésuite du Mont-Liban et de Syrie (1830-1864)., recensé par J. Bocquet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net